

L'appartement

Ton appartement me semblait être une bulle soufflée par je ne sais quel promoteur au-dessus de Paris. Parfois, depuis les Buttes Chaumont je le cherche du regard, fouillant parmi les tours, les angles de bétons. Il avait de si grandes fenêtres que je me souviens des murs comme de parois de verre, sur lesquelles, enfant, je collais mon front. Une fine couche de matière nous séparait du vide.

De la cuisine, côté nord, la ville était fendue par l'écoulement du périph'. Je contemplais, la nuit, pieds nus sur le carrelage froid, ce flux de lumière pas plus épais qu'un doigt. Il longeait le parc de la Villette, ses constructions étranges, ses bassins, sa Géode brillante comme une boule à facettes. Du salon, côté ouest, on voyait le Sacré Cœur et jusqu'à la Défense. Je n'aimais pas qu'on ouvre ces fenêtres. Du fait de la hauteur, il y avait toujours du vent et les cris, les vrombissements qu'il emporte. Je préférais que l'extérieur reste à l'extérieur.

En hiver, les radiateurs étaient brûlants. Quand je prenais le bain – tu disais « faire sa toilette » – tu y déposais mon pyjama, afin qu'en le vêtant je m'y trouve bien au chaud. Comme tu n'avais qu'une chambre, tu me laissais ton lit. Il y avait là un grand portrait de toi, jeune, et belle, disais-tu. J'ai remarqué, avec le temps, que tu trouvais beau quiconque avait ton affection. Tu m'appelais ton trésor, même quand je t'eus dépassé d'une tête et que nous n'étions pas seuls.

Je t'aperçois encore, assise sur ton fauteuil avec un fond de whiskey. C'est le rituel que tu nommes « notre apéritif ». La télévision est éteinte ; mon jus d'abricot, en s'ouvrant, fait « pop », il est aussi doux que la moquette à mes pieds. Tu me parles, et ton regard, et la bulle quittent la Place des Fêtes. Tu es née à Alger avant la guerre, de parents polonais, juifs, apatrides. Ton père était tailleur ; il a voulu combattre, il a été captif. Il est tombé malade. Vous étiez pauvres, athées et communistes. Un Noël, ta mère a cuisiné ton lapin de compagnie. À dix-sept ans et pour toujours, tu fus Parisienne. Tu as laissé les études pour le théâtre. Tu as rencontré mon grand-père, donné naissance à mon père, à son frère, et, encore, tu as vécu.

On était chez toi dans le musée de cette vie. Les affiches sur les murs, les dessins, les assiettes peintes avaient part au récit. Sur les rayons des bibliothèques, je débusquais d'étranges objets : là des médailles, ici des statuettes... Au sol, pas de ligne blanche ; visiteur spécial, j'avais le droit de toucher. Ces choses aussi, tu leur prêtais ta voix, et l'ensemble racontait ta vie. Aujourd'hui dispersées, chez les uns et les autres, certaines se taisent dans un coin ; d'autres, décidément bavardes, parlent encore.